

IX

Chaque parole qui ne se commet pas en faveur de la vie est un mot de passe dans le grand complot pour la mort. Notre choix final se révèle simple et clair. Aux derniers versets du chapitre xxx du Deutéronome, Moïse, avant de mourir, transmet au peuple hébreu l'ultime message de son mandant céleste : « La vie et la mort j'ai donné devant toi, la bénédiction et la malédiction, et tu choisiras la vie afin que tu vives, toi et ta semence » (v. 19). Celui qui n'élit pas délibérément sa vie, ne vivra pas. Dans le fait du choix réside l'élan vital lui-même, en lui se dévoile la loyauté au Créateur, « amoureux des vies », d'un être humain engagé tout entier dans sa lutte contre l'anéantissement.

Placé devant ce choix, l'Occident moderne, à la suite de la Grèce et de Rome, hésite au plus profond de lui-même. Hölderlin, finalement, n'a pas pu faire ce choix : la mort-vivante de la démence, dans la vieille tour au bord du Neckar, à Tübingen, a été sa réponse au défi mosaïque pendant près d'un demi-siècle. « Vois, ce jour, dit un autre verset, j'ai mis

devant toi la vie et le bien, la mort et le mal.» (v. 15). Ce sont là des choses avec lesquelles il serait imprudent de jouer, car elles ne tolèrent point d'esquive.

Dans la typologie biblique traditionnelle, exprimée à travers les paraboles aggadiques du Talmud, Ésaü, frère jumeau de Jacob, est décrit comme un homme de la chasse, des champs, un rôdeur dans les territoires incultes. Il ne cesse de vagabonder dans l'espace extérieur du monde, pour traquer et tuer sa proie. Il omet évidemment de la sacrifier au Créateur selon les normes de la *cacherouth*, des lois rituelles qui régissent le pur et l'impur en matière alimentaire... Une parabole ironique du Talmud rapporte qu'Ésaü aiguisait ses flèches et forgeait ses fers de lance de manière telle qu'il espérait faire son abattage rituel de loin, avec sa méthode « cachère » à lui. Mais en vain, car tout ce que le chasseur tue est déchiré, *taref*, rendu impur par la violence inhérente à son geste meurtrier : il accapare gratuitement la vie et le sang des créatures.

Jacob, lui, est décrit comme un être pacifique, « un homme tout simple habitant sous les tentes » (Gen. XXV, 27). Tantôt il s'occupe d'études, tantôt il s'affaire autour des marmites familiales ; il apprend sous le toit cousu de peaux de chèvres de sa mère Rébecca la cuisine secrète de la Vie Future. Ésaü, le premier sorti du ventre maternel – mais qui est vraiment l'aîné des jumeaux, le plus haut niché dans la matrice, ou le premier expulsé de la vulve à la naissance ? –, possède le droit d'aînesse. Dans les sociétés sémitiques archaïques, il signifie le sacerdoce familial, le privilège de

l'intercession divine réservé à celui qui a « fendu la matrice » le premier.

Revenu d'une chasse infructueuse, défaillant de faim et de fatigue, Ésaü vend à son jumeau, le cadet présumé, le droit d'aînesse pour un misérable plat de lentilles. On n'a pas manqué d'en reprocher l'achat à Jacob, dont le nom signifie « talonneur », « supplantateur ». Il aurait profité malignement de la faiblesse de son frère, le chasseur malchanceux, pour lui extorquer à vil prix la sacrificature religieuse du clan d'Isaac. Telle est l'interprétation fréquente, et combien superficielle, de cet épisode biblique fameux ¹.

Mais les choses ne sont pas si simples : on oublie un peu bien vite l'autre côté de la médaille. Le nom d'Ésaü (Esav) veut dire en hébreu : herbe. On se souvient des versets bibliques comparant les mortels à l'herbe des champs elle surgit et verdit le matin, le soir elle est desséchée – elle ne résiste pas à l'épreuve du temps. Ainsi l'homme Ésaü. Mémoire profonde et puissance d'endurance mâle authentique lui font, toutes deux, défaut. Voilà ce qui l'éloigne de la face divine en dépit de son apparence virile, guerrière, musclée. L'herbe d'un jour n'a ni connaissance du passé, ni présence de l'avenir.

Être de nature, Ésaü rentre chez lui, l'âme pleine de dégoût après sa longue poursuite inutile, et il déclare : « *Hinéh, anokhi holèkb lamouth, ve-lamah-zéh li bekbhorah ?* » Alors que le pronom *ani* se réfère au *je* humain banal, *anokhi*, c'est en général le « Moi » de majesté, la personne abso-

1 Sur Ésaü, cf. *Délivrance du souffle*, Flammarion, 1977, pp. 41-42, 148-150.

lue, souvent confondue avec celle de Dieu lui-même. Ésaü désigne donc ici son être profond, le centre de sa vie la plus intime : « Voici, dit-il, *mon Moi est un marcheur vers la mort*, et qu'est-ce pour moi, cela, l'aînesse ? » (Gen. XXV, v. 32).

Désormais la fin du verset cité prend tout son sens, généralement caché par les traductions françaises incomplètes du texte hébreu : « Que peut bien valoir à mes yeux, dans ces méprisables conditions d'existence mortelle, le droit d'accès à la transcendance, le privilège du sacerdoce ? » Peu lui importe le pouvoir d'intercession entre les hommes de son clan et leur divinité invisible, si le sort le condamne d'avance à la fosse de la corruption, comme tous les autres fils de la femme. Dédaignant le rôle, à ses yeux vains, du prêtre, il dit à son frère Jacob, qui est en train de « cuire une bouillie » : « Laisse-moi donc bâfrer du roux, de ce roux-là, car je suis fatigué, Moi. Sur quoi son nom fut appelé Édom, le roux » (v. 30). Le voyant dans de telles dispositions d'esprit, Jacob n'hésite plus une seconde : « Jure- le moi, ce jour » (v. 33), et le marché est conclu sur-le-champ. Le désir profond d'Ésaü, cet être sévère et déprimé qui « marche vers la mort », le pousse vers la bouillie de lentilles rouges. Elles ont la couleur de la terre première (*adamah*) d'où fut tiré vivant le corps animal d'Adam, avant l'insufflation de l'âme de vie spirituelle ou *néshamah* par YHWH-Élohim (Gen. II, 6), dans la deuxième phase, proprement humanisante, de sa création.

Être un Ésaü, nous suggère le texte de la Genèse, c'est par définition : marcher vers la mort. À quoi serviront alors le droit d'aînesse, le sacre, l'effort vers le monde à venir inexistant, l'espérance dérisoire en la rédemption universelle, l'attente vaine du Messie ? Bref pourquoi cette folie de vie juive qu'ont semée, sur la terre des mourants, les patriarches Abraham et Isaac ? Balivernes que tout cela ! Ésaü troque carrément son héritage spirituel contre une matière plus immédiatement comestible. Cette potée de lentilles est proche parente de la substance charnelle d'Adam le premier homme, modelé dans l'humus nourrissant, végétant et fructifiant – '*Afar* –, que l'on traduit erronément par « la poussière de la terre ».

Dans sa rigueur et sa tristesse natives, Ésaü se perçoit donc entièrement comme un homme mortel – Adam – pétri et nourri de terre rouge (*adamah*), voué à elle dès l'instant de sa naissance, destiné à s'en retourner vers elle dans la mort quand tout est terminé pour lui en ce monde-ci. La glèbe fut son sein maternel, l'enfouissement sera l'aboutissement unique de son aventure humaine. Sa vie n'est que le chemin du retour à l'argile originelle où il pourra se reposer dans le sommeil de l'absence et du néant. Son cri du cœur : « Car fatigué est mon Moi » (v. 29) rejoint ainsi la première prise de conscience de ce chasseur épuisé par la vaine poursuite de la proie vive, qui toujours l'éludera : « Voici, mon Moi est un marcheur vers la mort. » Dès qu'il a fait cette double constatation sur son être, il vend son droit spirituel

avec dédain, comme le souligne le verset 34 (« Ésaü a déprisé l'aînesse »).

Jacob, bien sûr, ne manque pas l'occasion, où il voit à juste titre un signe de leurs destins divergents. *Ce jour même* il lui achète la dignité du prêtre en échange de cette bouillie rouge, car il ne partage nullement, lui, le mépris et l'aveuglement d'Ésaü pour la fonction sacerdotale. Jacob, en effet, attend passionnément le monde à venir, tout son être se tend vers lui depuis sa conception : d'où sa lutte première avec Ésaü dans le ventre de leur mère, « les enfants se heurtaient en son sein [...] Deux peuples sont dans ton ventre [...] deux nations se sépareront hors de tes entrailles » (Gen. XXV, v. 22-23). Pour Ésaü, le rigoureux processus de l'existence humaine est connu et clos d'avance. Fidèle à son nom, qui révèle son être même, il se flétrit le soir venu, brûlé comme le chaume, jusqu'à sa racine, par le soleil qui règne sur l'espace quotidien, la seule lumière qu'il reconnaisse et qu'il adore, en s'y dévouant entièrement¹. Il sera plus tard l'homme de la fatalité triomphante, le héros de la tragédie grecque. « Qu'est-ce que l'homme, pour que tu t'en souviennes ?... » Voilà toute l'optique d'Ésaü, fréquemment soulignée dans les Écritures, reprise par tous les commentateurs talmudiques et leurs héritiers jusqu'à nos jours. Ésaü, pour eux, représente un type humain qui s'incarne dans la civilisation d'Athènes, dans l'histoire et la culture de Rome,

1 On lira, dans ce contexte, la prophétie biblique d'Obadiah (Abdias) sur le sort final de la maison d'Ésaü : « 1a maison de Jacob sera un feu, et la maison de Joseph une flamme. Mais la maison d'Ésaü sera du chaume, qu'elles allumeront et consumeront ; et il ne restera rien de la maison d'Ésaü » (v. 18).

de Byzance et de leurs successeurs actuels sur la scène universelle. Mais le Talmud l'identifie de préférence au « Romi », à l'homme romain qui a créé la civilisation occidentale. C'est aux mains sans compassion du « Romi », ce juriste, ce soldat-né, qu'Israël a connu sa destruction en l'an 70, son exil bimillénaire dans la dispersion européenne, les persécutions sans fin et enfin le génocide des années 1940 en terres d'antique obédience impériale romaine, germanique et chrétienne.

S'il faut en croire la parabole talmudique, Ésaü ne hait pas seulement Jacob parce qu'il lui a vendu librement son droit d'aînesse. Il l'exècre aussi, et surtout, à cause de « la bénédiction dont son père l'avait béni », lui Ésaü, après avoir donné par erreur sa première bénédiction à Jacob, par suite d'une supercherie géniale de Rébecca, leur mère. Quelle est cette bénédiction de second ordre, qu'Ésaü éplore réussit à arracher à Isaac vieux et aveugle ? : « Tu vivras de ton épée (Gen. XXVII, v. 40).

Pour subsister, Ésaü est condamné à tuer – à vivre de son glaive. Pareil sort fera de la bénédiction redoutable, que lui accorde à regret Isaac, son malheur et le nôtre dans la suite des siècles ! L'épée, confiée à Ésaü par la parole fatale de son père Isaac, devient entre ses mains une croix pesante, en attendant que dans la Rome pieuse des Croisés et des Inquisiteurs, Ésaü ne fasse de sa croix une épée meurtrière, selon la forte expression de Léon Ashkenazi. À la fin du chapitre XXVII de la Genèse, Jacob apprend, par la bouche de Rébecca : « Ton frère *se prend en pitié* d'avoir à te tuer »

(v. 42). L'assassin a toujours le cœur tendre pour lui-même, juste avant de commettre son crime...

Plus tard, lors des funérailles d'Isaac, commente la tradition, Ésaü s'est repenti du côté de son père. Mais jamais il n'a fait acte de contrition devant sa mère Rébecca, génitrice de la collectivité d'Israël à travers son fils favori Jacob. Ésaü, finalement, revient à la foi en Élohim, Dieu de la rigueur et du jugement, devant la tombe de son père Isaac. Mais par jalousie pure il persévéra jusqu'à l'avènement messianique dans sa haine viscérale et fraternelle du peuple d'Israël, son rival face à l'absolu. Le nom d'YHWH, le visage de la charité infinie du Créateur, lui demeure inconnu, parce qu'il l'a refusé et nié dans son cœur.

Selon le Talmud, Dieu ne demande qu'une seule chose à l'homme : « Tu aimeras ton prochain (ton rival) de la manière dont tu t'aimes toi-même » (Lév. XIX, 17). En effet, l'unique chose que Dieu ne puisse donner à l'homme, c'est la paix et la plénitude qui seraient les fruits de cet amour. La paix, état surnaturel, n'appartiendra qu'à l'homme de la fin des temps ; qui veut en hâter l'avènement par la force, la repousse d'autant. Seule la bénédiction d'en haut apportera la paix entre frères qui n'est pas encore de ce monde. La paix finale ne peut donc se réaliser qu'aux conditions exigeantes énoncées dans la Tora pour amener la rédemption d'Israël.

Quelle est la situation d'Ésaü dans ce contexte ? D'après les textes du Maharal de Prague, interprétés par Léon Ashkénazi, la valeur numérique hébraïque du nom

d'Ésaü (376) équivaut à celle de *shalom*, la paix. Par ailleurs, l'anagramme d'Ésaü, 'Asouï, signifie : achevé, parfait. Ésaü existe donc dans la plénitude et la paix de ce monde-ci¹. Mais c'est là une fausse paix, une plénitude trompeuse. Contrairement à celle du monde à venir, – qui lui échappe et qu'il rejette –, la paix de ce monde, la paix d'Ésaü, c'est la mort. Que signifie en effet la paix de maintenant, sinon un cycle de guerres perpétuel ? L'état de nature, c'est la concurrence sans merci entre créatures rivales et féroces. Cette violence imminente, le légalisme romain la contiendra parfois, mais ne l'exorcisera jamais, bien au contraire, car il a partie liée avec elle dans l'histoire.

Le Maharal de Prague souligne qu'Ésaü – 'Asouï – est achevé trop tôt. Doué comme Caïn (« acquis avec Dieu ») d'une perfection illusoire, il ne peut que tuer le temps, ou autrui... Mais il ne saura pas vivre *dans* le temps, pour y faire réussir avec Abel son frère le projet de rédemption universelle. Le temps n'ayant plus d'objet pour lui, comment et à quoi bon y acquérir le mérite d'être ? Il ne lui reste donc qu'à se livrer au mal : puissance, jouissance, violence, drogues, ennui. Or, l'anéantissement du temps² est le crime suprême, auquel s'abandonnent Caïn comme Ésaü. Pour eux, toute durée est « inutile », puisque vécue seulement comme une dégradation de la temporalité, une entropie à laquelle ils se soumettent aveuglément.

1 *Moushlam de 'Olam-bazééh. Ct. Nétiv-Hashalom, Netsa'h Israël.*

2 *Bitoul bazemane*

Alors que le temps vivant continue à durer, à se renouveler au cours de chaque lunaison, l'impur coïncide avec ce qui est déjà achevé, abouti, poussé à bout : comme une belle morte, avec son apparence de perfection figée. Tuer le temps, se hâter de rejoindre le néant de la mort, voilà donc le mal humain dans son essence. Quelle serait alors la finalité du temps ? C'est, disent les sages, l'acquisition du mérite d'être par l'exercice quotidien de la conscience morale. Or, cela, ni Caïn ni Ésaü ne l'ont jamais accepté ; ils se suffisent à eux-mêmes, au fond de leur cœur orgueilleux et rebelle.

D'où vient alors le sentiment de désespoir et de damnation qu'éprouve en même temps Ésaü ? Pour lui, contrairement à Jacob, le Dieu d'Abraham n'est jamais qu'Élohim, le juge souverain de l'univers, créateur de la loi naturelle – de la règle impersonnelle et sans merci, qui régit notre vie comme notre mort solitaire. Lorsqu'il s'adresse à cette face de Dieu seulement, il est mis vis-à-vis d'une nécessité cosmique sans personne, et partant sans réponse humaine ; il devient la proie d'une absence qui a vite fait d'anéantir en lui le sens de sa propre personne. Il est vain, en effet, d'interpeller avec amour et ferveur une loi administrative neutre du type romain : indifférente à l'âme du suppliant qu'elle écrase, elle rend anonyme celui-là même qui l'invoquerait du fond de son cœur.

La conception d'une Tora ou doctrine de vie personnelle émanant d'un Dieu qui dirait *Anokhi* (*Moi*), la pensée de quelqu'un parlant en son propre nom – « Je suis YHWH »

–, avec qui l'homme pourrait se mettre en relation d'intimité, discuter de son avenir comme un fils devant son père, n'effleurent jamais Ésaü. Pour lui, derrière la vie et la mort il n'y a personne, sinon les lois muettes du cosmos qui nient tout « souffle parlant » en tant qu'être unique et irremplaçable. De cette double rencontre avec une béance vertigineuse et avec une fatalité sans recours naît, chez Ésaü, le sens tragique de l'existence humaine.

Le strict déterminisme de la nature et les exigences de l'éthique étant contradictoires, il ne saurait exister ici-bas de « morale naturelle » au sens propre du terme. Aux yeux d'Ésaü il n'est rien de commun entre la *réalité* terrestre, la seule tangible pour lui, (mais qui s'ouvre sur la fosse de la corruption), et une *vérité* morale transcendante. Celle-ci demeure inaccessible à son esprit négateur de l'idée de sainteté, (sauf parfois sous la forme idolâtrique du sacré). Entre la réalité et la vérité, « tombe l'ombre » de la mort, qui est la suprême révélation, ou l'insignifiance même. Le passage du temps ne saurait rien y changer, car pour Ésaü, comme pour T.S. Eliot, « tout temps est irrachetable [...] Le temps n'est pas guérisseur : le patient n'est plus guère ici¹ ».

Selon la vision de la Tora, au contraire, Dieu fait l'homme *dans* la dimension de la durée. Pour lui donner sa seule chance de salut, il étire l'identité encore imparfaite d'Adam à travers tous les engendremens et les enlisemens de son histoire, afin de l'amener peut-être un jour à sa jus-

¹ *Four Quartets*, Harcourt Brace, 1943, pp. 3 et 25.

tification finale. Ainsi seraient démentis les doutes et les accusations des anges de la Vérité et de la Paix qui s'opposaient à la création d'Adam au soir du sixième jour, parce qu'ils prévoyaient trop clairement ce qu'il serait : un fieffé menteur et un fauteur de guerre.

La traversée de l'histoire, cette maladie chronique d'Adam, nous « donne le temps » de mériter un peu plus notre être, amoureuxment créé « dans les prémices » à la ressemblance de Dieu. Le soir de la création d'Adam, raconte le *midrache* talmudique, l'Éternel, passant outre aux objections de l'ange de la Vérité, a fait taire celle-ci et « l'a jetée à terre », pour ne plus entendre monter ses critiques contre l'homme jusqu'au jour du Jugement dernier. À ce moment-là, supputait notre Créateur, « la Vérité germera de la terre ». L'homme adamique, si longtemps contesté par la Vérité, aura réussi et justifié son être douteux à travers les épreuves de sa dure histoire terrestre. (Ps. 85, v. 12).

Pour Abraham, la plénitude désirée est donc sans cesse différée, sinon remise à la fin des temps. De même, son petit-fils Jacob aspire à « aller vers sa paix » dans le monde à venir. Mais son grand frère Ésaü préfère « aller dans sa paix », *hic et nunc*, dans le monde de la corruption. Le vrai drame de Caïn et d'Ésaü, c'est de croire, avec Lucifer, qu'ils possèdent la perfection en eux-mêmes. Jugeant autrui du haut de leur suffisance, qu'ils prennent pour de l'exigence, ils ne tolèrent dans leur monde fait d'instant isolés que la poésie pure, au détriment de la prose quotidienne méprisée qui les engloutira au dernier jour. Alors que le peuple d'Israël assemblé au pied du Sinaï pour le don de la loi,

s'exclame : « Naassé ve-nishma' », « Nous agirons d'abord, et puis nous comprendrons ! (la Tora) », Ésaü, selon le commentaire de Rashi, eût sans doute répondu avec son arrogance coutumière : « Nous agirons, et nous achèverons¹ ».

Ésaü, le tueur fatigué et neurasthénique, le marcheur vers la mort, épousera sur le tard une fille de son oncle Ismaël nommée, comme par hasard, Ma'halath (la Maladie...), (Gen. XXVIII). « Drôle de ménage », eût dit Rimbaud. Par une curieuse coïncidence, Amalek, le tueur des faibles et des traîneurs du camp d'Israël, sera le petit-fils d'Ésaü, en même temps que descendant direct d'Ismaël, l'ancêtre biblique des Arabes : alliance redoutable pour les fils de Jacob, que celle d'Ésaü avec Ismaël ! Nous en savons quelque chose, à Jérusalem, depuis quelques décennies...

Tout, dans le comportement d'Ésaü, époux de Maladie, annonce notre Occident tardif, celui que ronge « la maladie jusqu'à la mort » diagnostiquée par Kierkegaard. Ces attitudes fondamentales se lient en chacun de nous au refus ou à l'acceptation d'un destin qu'elles dévoilent : ou bien j'acquiesce – mieux encore : je désire le subir –, et c'est le sort d'Ésaü ; ou je refuse de m'y plier, même si autrui me l'impose ; je détourne ma tête, dussé-je en périr, je ne consens pas à regarder du côté de l'image fatale. Alors je ne vois pas mon destin inscrit d'avance dans les traits du « pendu peint », du jeune Juif de Nazareth cloué mort sur la croix vertigineuse qui barre tout l'espace du monde. « Il n'y a pas d'astre (dans le Zodiaque) pour Israël », lit-on dans le *Traité des Pères*.

¹ *Naassé ve-nigmar*.